

D'UNE MÉMOIRE À UNE AUTRE

NUMÉRO SPÉCIAL ART

Visiter une exposition pour faire mémoire, page 2 : La Voix des Témoins (janvier 2020 – janvier 2021)

L'histoire de David Olère, page 3 : Le témoignage d'un artiste

Les dessins de Thomas Geve, page 5 : Un récit à travers des coups de crayons

Une œuvre de mémoire, page 7 : Personne, Christian Boltanski

Poème de Marc Chagall, page 8 : Pour les artistes martyrs, Marc Chagall

Hommages à quelques artistes déportés, page 9 : Noms d'artistes Juifs déportés

Le sens de l'œuvre d'art

Selon le philosophe allemand Hegel, une œuvre d'art doit être perçue par la réalité qu'elle représente*. Il insiste sur la notion de vérité qui serait visible à travers une forme belle et esthétique. A première vue, un sujet observant une œuvre d'art doit être capable de s'identifier, ou alors d'identifier certaines expériences personnelles. Au contraire d'Hegel, le philosophe Nietzsche annonce le pouvoir de l'œuvre d'art comme étant le désir d'exprimer la vie en passant par-dessus l'absurdité et la douleur du monde**. Selon lui, l'art est nécessaire pour nous confronter à une réalité qui ne pourrait pas s'améliorer.

L'évolution des courants de la pensée philosophique nous permet d'admettre que certaines œuvres d'arts sont des témoins du passé. En effet, nous avons à portée de main des peintures, des sculptures, nous décrivant les scènes historiques du passé. Concernant la Shoah, il est possible d'observer des œuvres d'art nous permettant de visualiser les crimes commis lors de cette sombre époque. Comme l'expliquait Nietzsche, cultiver l'art c'est prolonger l'élan même de la vie. Dans cette situation nous pouvons interpréter les dessins de rescapés de la Shoah comme une part immortelle de cette période. L'art est intemporel, une peinture survit au peintre. Par ce biais, les témoignages artistiques devraient traverser les siècles qui suivent le vingtième. Toutes les tortures infligées aux victimes des nazis ne doivent pas être oubliées, toutes sortes de témoignages sont importants pour rendre mémoire et se battre pour qu'aucun autre peuple ne subisse les mêmes sorts.

*Hegel, Introduction à l'esthétique, 1832

**Nietzsche, Le Crépuscule des idoles, 1888

Le pouvoir de l'exposition

Aujourd'hui, peu de jeunes se rendent au musée ou décident de visiter une exposition. Pour certains sujets, il est important que les lycéens ou même les collégiens se cultivent et élargissent leurs connaissances. L'étude de la Seconde Guerre mondiale se fait dès la classe de troisième. Les professeurs d'histoire présentent le contexte historique et politique des années 1930 à 1945, et abordent la Shoah en parlant des camps et en expliquant ce qu'il s'y passait. Évidemment, ils ne peuvent pas tout expliquer en détails, faire lire des témoignages aux élèves, car le programme doit se poursuivre. C'est pourquoi il est important que les jeunes recherchent par leurs propres moyens plus d'informations, soient confrontés aux récits des rescapés, observent des photos qui ne sont pas imprimées dans leur manuel scolaire ...

Du 26 janvier 2020 au 3 janvier 2021, le Mémorial de la Shoah a organisé l'exposition La Voix des Témoins. Les visiteurs ont eu accès à des manuscrits originaux, des explications d'historiens, à des archives sonores et imagées. Ceci est une chance d'approcher dans un cadre extra-scolaire ce qu'est la Shoah. Au collège, dans les manuels et parfois de la part de certains professeurs, les élèves découvrent des photos d'Auschwitz Birkenau. En général, ce sont des images d'archives en noir et blanc où des Juifs emprisonnés sont entassés dans des baraques. Il y a également des photographies de ce qu'il reste des camps aujourd'hui. Mais les explications, les commentaires, les récits, sont produits par les professeurs d'histoire. Malgré leur qualification et leur savoir sur ce sujet, les enseignants ne peuvent avoir le même impact qu'un rescapé. L'exposition La Voix des Témoins permet de réaliser l'existence des événements de les rattacher à une voix, un visage. Entendre ce que nous avons appris sur la guerre à travers un discours de survivant nous fait prendre conscience du génocide. Chaque histoire entendue est différente, chaque victime a connu ses propres souffrances, mais tout cela dans un même contexte. Parmi ces témoins nous retrouvons Simone Veil et Primo Levi, deux rescapés très connus par les collégiens. Grâce au Mémorial de la Shoah, les jeunes découvrent une nouvelle facette de ces deux personnes. Il ne s'agit pas d'articles ou de livres sur ce qu'ils ont vécu, mais d'une confrontation à leurs voix. Dans leurs discours nous entendons des voix tremblantes, dégageant de la souffrance qui ne sera jamais réparée. Écouter au lieu de lire des témoignages permet à la nouvelle génération de se rendre compte de son statut de passeur. Aujourd'hui il n'y a presque plus de rescapés, nous n'aurons bientôt plus la chance de les rencontrer. Nous avons donc le devoir de mémoriser les histoires, de ne pas oublier ce que chaque témoin écouté nous a confié, afin de le répéter à nos enfants, qui le feront aux leurs, et ainsi de suite ...



Une exposition pour le devoir de mémoire peut être également historique. Le contexte politique et social des années 1930 à 1945 est très important pour comprendre les conséquences. Même si aucune explication ne peut être donnée quant au génocide, nous ne devons pas oublier ce qu'ont subi les Juifs avant d'être raflés et déportés. Durant l'année scolaire 2018-2019, le Mémorial de la Shoah a organisé des expositions historiques gratuites pour les établissements scolaires. Le musée a présenté La Nuit de Cristal, Le ghetto de Varsovie, L'histoire de l'affiche rouge ... Toutes ces expositions permettent d'apprendre à travers des archives et des objets historiques la Seconde Guerre mondiale. Comment a-t-elle commencé ? Comment les Juifs ont-ils été réprimés en France ? Comment les camps ont-ils été découverts ? Toutes ces questions trouvent des réponses dans ces expositions.

Ce qu'il est important de retenir est que l'histoire ne peut s'apprendre et se comprendre uniquement dans l'enceinte des murs scolaires. Nous devons faire en sorte que la lecture, les visites d'expositions, la rencontre de témoins en direct ou par des documents audiovisuels, la visualisation de films et/ou de documentaires, deviennent des automatismes. Pour remplir le plus parfaitement notre rôle de passeur, le contexte historique, les témoignages entendus, les anecdotes découvertes par une curiosité intellectuelle, doivent être connus et compris entièrement. Lorsque la future génération posera des questions, les passeurs d'aujourd'hui doivent être aptes à donner des réponses les plus précises possibles pour n'occulter aucun détail et faire entendre dans leur propre voix celles des rescapés disparus.

Raphaëlle Zelkowicz, 2021

La mémoire d'un Sonderkommando : David Olère

David Olère est né en 1902 à Varsovie. C'était un peintre et sculpteur très réputé en Pologne. Son talent artistique l'envoie à Montparnasse en 1923 comme designer. Grâce à son mariage avec une française, Juliette Ventura, il obtint la nationalité française en 1930. Ses œuvres lui permettaient de vivre correctement, son métier était sa passion. Il voyagea dans plusieurs pays, notamment en Russie et en Allemagne pour exploiter ses tableaux. Cela lui permit de parler polonais, français, russe, yiddish, anglais et allemand. C'était un homme passionné, talentueux et très intelligent.

Le 20 février 1943 marque le début de l'enfer pour David Olère. Ce jour-là il est arrêté et emmené dans le camp d'internement de Drancy. Il y reste dix jours avec des centaines d'autres prisonniers. Le 2 mars, il fait partie des mille juifs du quarante-neuvième convoi français de la Solution finale en direction d'Auschwitz. Dès leur arrivée en Pologne, huit-cent quatre-vingt-un juifs sont directement gazés, et cent dix-neuf envoyés au travail forcé. De ce convoi, il n'y eut que dix survivants, le huitième étant David Olère. Privé d'identité cet homme était marqué par le matricule 106 144. Seul son métier et son savoir linguistique très large importaient aux SS. Ils lui ordonnèrent d'écrire des lettres à leurs familles en utilisant de belles calligraphies et des illustrations. Dorénavant son talent ne devait être utilisé que pour servir ses bourreaux et décrire les châtiments imposés aux juifs. Pour cela les SS l'affectent au Sonderkommando du troisième crématoire d'Auschwitz. Il devait donc jeter les cadavres au feu. Ses mains déshabillaient les corps, ses bras portaient les morts, ses yeux regardaient les flammes effacer les traces de l'horreur. Son esprit hurlait. Ce n'était plus l'homme passionné d'art, il était devenu un souffre-douleur exploité par son talent. Durant dix mois, chaque jour, il fut témoin des chambres à gaz, des crématoires, des expériences médicales, des jeunes femmes abusées par les SS. Il connaissait les salles où étaient entassés les dents, les cheveux, les chaussures, les valises ... En plus de torturer son esprit en le confrontant à tous ces crimes, les SS l'obligeaient à les dessiner pour les comptes rendus à leurs supérieurs.



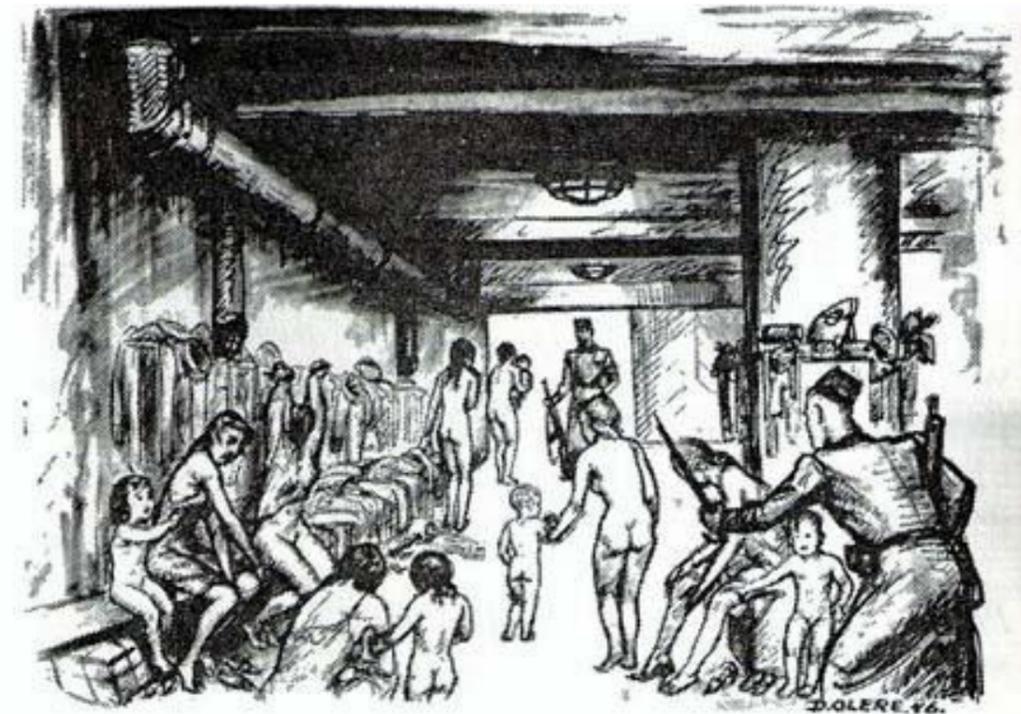
Les inaptes au travail, David Olère, 1950

Le 19 janvier 1945, David Olère se retrouva dans la marche de la mort vers l'Autriche et fut prisonnier du camp de Mauthausen, puis dans celui de Melk. Le 7 avril, toujours dans le pays autrichien, il est déplacé dans le camp d'Ebensee pour des travaux forcés afin de creuser le tunnel du Danube. Le 6 mai 1945, les Américains libérèrent les camps. David Olère fut le seul Sonderkommando sauvé. Tous les autres furent gazés, mais il a été épargné grâce à ses dessins. Il rentre chez lui à Noisy-le-Grand, en juin 1945, totalement ruiné. Sa femme ne reconnaissait plus l'homme qu'elle avait épousé, elle disait qu'il avait perdu l'esprit. David ne raconta pas ce qu'il avait subi. Il réalisa cinquante croquis de l'organisation des camps qui ont été envoyés en 1976 au musée d'Art du kibbutz Ghetto Fighters dans le nord d'Israël. Entre 1960 et 1980, ses œuvres représentant les victimes et les bourreaux de la Shoah sont diffusées en France et en Israël. Il meurt le 21 août 1985 chez lui.

Du 30 octobre 2018 au 30 mars 2019, une exposition a été organisée dans le camp d'Auschwitz I. Au cours de mon voyage avec le Train de la Mémoire j'ai pu la visiter. Je ne connaissais pas David Olère, je l'ai découvert là-bas. La première chose qui m'est venue à l'esprit est la souffrance qu'il put ressentir durant les mois où il fut prisonnier des barbelés de l'enfer. Je marchais dans une salle très silencieuse, en parcourant les croquis et dessins guidés par les souvenirs traumatiques d'une victime de la Shoah. Les SS sont représentés par des traits témoignant de leur sévérité, des brutes qu'ils étaient. Nous nous retrouvons face aux juifs enfermés dans les chambres à gaz, à chaque corps traîné dans les crématoires, aux nazis frappant leurs victimes ... De leur arrivée au camp jusqu'à leur meurtre, toutes les étapes sont décrites.

Ces dessins nous permettent de réaliser l'horreur de la Shoah. Nous comprenons ce qu'est un meurtre de masse, un génocide, un crime contre l'humanité. Savoir que l'artiste est une des victimes transmet encore plus d'émotions. Il est important de connaître David Olère et ses œuvres. Il est témoin de ces crimes. Nous sommes témoins de son histoire.

Raphaëlle Zelkowicz, 2021



La flamme éternelle, David Olère, 1946

Le témoignage d'une enfance brisée : Thomas Geve

Thomas Geve, juif allemand né en 1929, est un rescapé de trois camps dont il était prisonnier pendant vingt-trois mois durant son adolescence.

Lorsqu'Hitler devient chancelier d'Allemagne, il est âgé de trois ans. Vivant à Berlin avec ses parents, il subit toutes les lois et règlements antisémites. En novembre 1938, suite aux pogroms (massacres et pillages contre les juifs), son père fuit en Angleterre et espère pouvoir faire venir sa femme et son fils. Malheureusement Thomas et sa mère seront bloqués à Berlin à cause de la guerre qui éclate à partir de 1939. A l'âge de dix ans, il est employé comme fossoyeur au cimetière juif où il creuse quatre à cinq tombes par jour. Cet enfant n'avait pas le choix de travailler. Touché par la pauvreté, Thomas devait aider sa mère à rapporter de l'argent pour manger et boire. En 1943, il est arrêté une première fois mais réussit à convaincre la Gestapo de le relâcher en expliquant que le cimetière avait besoin de lui, sans fossoyeur il n'y aurait plus assez de tombes pour les Juifs qui meurent de plus en plus. Quelques mois plus tard, en juin, les autorités nazies arrêtent une seconde fois Thomas avec sa mère.

Arrivé à Auschwitz à douze ans, il ment sur son âge, ce qui le sauve des chambres à gaz. Thomas occupe plusieurs postes de kommando, dont celui des maçons. Pour lui, travailler avec les maçons est une "chance" puisque ce travail forcé ne cause pas autant de souffrance physique et psychologique que les autres. Malgré une scolarité chaotique à cause des lois de Nuremberg, Thomas avait un avantage, sa langue maternelle allemande. Grâce à elle, il comprend les discussions des nazis, ce qui lui permet d'anticiper et de se protéger des futurs dangers. A l'approche des Soviétiques en janvier 1945, les nazis évacuent Auschwitz et organisent la marche de la mort. Le jeune adolescent de quatorze ans est confronté au terrible froid glacial qu'il doit affronter sans pauses et en évitant les cadavres abandonnés sur la route. Thomas a été prisonnier d'un second camp de concentration, celui de Gross-Rossen où ont été assassinés quarante mille juifs. L'hiver polonais frappait sur le camp, les Juifs souffraient du froid et n'avaient pas l'autorisation de s'abriter dans les barriques en journée. Les nuits étaient atroces. Tous entassés les uns sur les autres, ils devaient trouver le sommeil si rare et si angoissant. Une nuit, les juifs ont été évacués en direction du camp de Buchenwald. Les nazis les firent monter dans des wagons de marchandises sans toit. Pour se protéger du froid, les survivants devaient se cacher derrière les corps qui n'avaient pas résisté à ce voyage.

Thomas resta dans le camp de Buchenwald jusqu'en avril 1945 quand les Américains ont libéré les camps. Trop faible pour rentrer en Allemagne, l'adolescent de quinze ans est placé dans une maison de repos durant un mois. Traumatisé par les vingt-trois mois qui venaient de passer, il ressentait une envie de témoigner, de raconter à son père ce que les nazis lui avait infligé. Il prit alors du papier et un crayon et réalisa soixante-dix-neuf dessins. Il représente les nazis, donne une forme aux maladies, décrit la famine et les journées de travaux forcés.

En 1950, il partit vivre en Israël où il habite toujours aujourd'hui dans la ville d'Haïfa. Ses dessins appartiennent au musée de Jérusalem dédié à la mémoire de la Shoah, Yad Vashem.

Raphaëlle Zelkowicz, 2021

Analyses d'œuvres par Emilie :

Hunger, Thomas Geve, 1945



« Hunger » : La Faim ! Soulignée d'un large trait, elle devient une obsession pour le jeune garçon qui décrit dans son dessin comment les détenus s'organisaient « organisiert » pour voler dans les poubelles des cuisines « Küchenabfälle » des épluchures de patates « Kartoffelschalen », du chou pourri « verfaulten kohl », du pain moisi « verschimmeltes brot », ou des navets crus « rohe wruken » tout en risquant les coups de fouet du Kapo ou ceux de la matraque du garde S.S. « Wir Assen », « Nous mangeons », en rouge qui soutient l'agencement particulier du dessin, souligne cet effort des déportés de compléter par n'importe quoi leurs maigres rations journalières. La croix, signe d'interdiction par excellence, au bout de chacune de ses branches un déchet. Les deux cercles représentant respectivement la faim et la façon de « s'organiser » pour récupérer ces déchets, s'imposent sur la croix et semblent effacer cet interdit. Manger les déchets des cuisines est jugé répugnant dans la société. Dans le camp le vol est un interdit imposé par les S.S.. Mais voler pour les détenus devient : une stratégie de survie. Ce n'est plus du vol, le terme « s'organiser » vient le remplacer et abolir la condamnation morale. Les déchets ne sont plus objet de dégoût, mais envisagés comme de substantiels apports nutritifs.

Gefahren und schrecken im KL (Auschwitz), Thomas Geve, 1945



« Gefahren und schrecken im KL (Auschwitz) », les dangers et les terreurs du camp de concentration (Auschwitz). Ce titre en rouge couleur du sang, couleur de l'agression et en lettres capitales s'impose violemment comme une vérité générale. Il semble d'abord s'appliquer pour n'importe quel camp de concentration avant que le jeune garçon rajoute à la mine et entre parenthèses « Auschwitz ». Ce sont des dangers mortels qui menacent chaque détenu qui sont dépeints par Thomas Geve: la bastonnade, dont la matraque objet d'effroi est gigantesque. Le « Bunker » espace réduit où les détenus pouvaient être enfermés plusieurs jours sans nourriture et dans le noir complet. Les épidémies « Krankheit Seuche » qui terrassent les détenus les envoient au « Revier » l'infirmerie. La tenue du détenu change, elle est verte comme celle du fond, cette couleur est celle de la « maladie » et de la peur. Et ce qui plane au-dessus du détenu malade c'est la tête de mort, le danger du Revier, c'est la mort. Enfin, le dernier danger est celui de finir, dans le bleu nuit, dans le noir, au crématorium. Tous les détenus des camps de concentration ont conscience des dangers mortels qui planent au-dessus de leur tête. Voilà ce que les détenus craignent et doivent éviter s'ils veulent survivre, c'est le savoir du camp, le savoir propre aux déportés, savoir qui n'échappe pas aux enfants.

Une œuvre pour faire mémoire

Personne est une installation réalisée par Christian Boltanski au Grand Palais pour l'édition Monumenta de 2010. C'est un défi lancé à un artiste contemporain connu internationalement. Celui-ci doit investir la nef monumentale du Grand Palais. C'est une œuvre In situ*. Dans son œuvre Boltanski utilise des boîtes à biscuits rouillées, énormément de vêtements, des néons, des haut-parleurs ainsi qu'une grue.

Christian Boltanski est un artiste plasticien français né en 1944. Son père, d'origine juive, a vécu caché au sous-sol par sa femme catholique pour échapper aux nazis. La première fois que celui-ci sort, c'est pour aller déclarer son fils à la mairie. Son vrai nom est Christian-Liberté. La mémoire, l'existence et la disparition sont les thèmes principaux de sa démarche. La Shoah a une part importante dans les œuvres de l'artiste. « Personne » est une évocation de la Shoah dans laquelle il raconte son histoire familiale.

À l'entrée du Grand Palais nous sommes confrontés à un mur de boîtes rouillées qui nous fait face. Elles comportent toutes un numéro. Au-dessus sont disposées des lampes, comme des veilles. Chaque boîte parle du temps passé, l'oxydation a figé chaque souvenir. Les numéros nous rappellent également les disparus, chaque personne tatouée. Une fois franchi le mur, un bruit oppressant nous envahit. C'est celui de battements de cœurs diffusés sur des haut-parleurs montés sur des poteaux. Aux pieds, des piles de vêtements usagés disposées en carrés parfaitement alignés nous rappellent les camps de concentration ou les cimetières. Les carrés de vêtements colorés forment comme des toiles abstraites. Des néons, diffusant une couleur froide et pesante, sont disposés au-dessus des vêtements. Un autre bruit assourdissant prend place et nous évoque le bruit des usines. C'est celui d'une grue qui monte et descend sous la coupole. Elle ne cesse de prendre au hasard des vêtements entassés en pyramide dans un grand tas d'une dizaine de mètres qu'elle monte puis relâche. Certains sont pris, d'autres passent à travers les mailles du filet. Les vêtements ont tous été portés, chacun d'entre eux fait office de pantin pris au piège. Le hasard prend une place importante dans l'œuvre. Telle est la destinée de chaque personne.



L'artiste a voulu que l'exposition se déroule en hiver, pour donner une atmosphère plus pesante à l'œuvre. Nous avons envie de fuir. Il a également refusé que le chauffage soit allumé pour ressentir le froid. Cette installation nous provoque une émotion intense presque pénible. Le son et le visuel se mélangent et nous renvoient au titre « Personne ». Tous ces vêtements mais pourtant aucune vie n'est présente. L'œuvre nous fait réfléchir sur la vie, la mémoire, la mort, le hasard mais surtout sur la Shoah. Boltanski a réussi à créer une œuvre qui exprime notre détresse et celle des disparus. Nous appartenons à l'œuvre et nous devons faire ce chemin de mémoire à travers cette installation.

Christian Boltanski nous a quittés le mercredi 14 juillet 2021 à l'âge de 71 ans. Il se définissait comme un artisan de la mémoire qui « lutte contre l'oubli et la disparition ». Une rétrospective, *Faire son temps*, lui a été dédiée au Centre Pompidou en 2020.

*Installation in-situ : installation pensée en fonction du lieu

Emma.B, 2021

Pour les artistes martyrs, Marc Chagall, 1950

Les ai-je tous connus ? Ai-je été dans leurs ateliers ? Ai-je vu leur œuvre de près, ou bien de loin ?

Or voici qu'à présent je sors de moi-même, de ma vie je me rends sur leur tombeau inconnu.

Ils m'appellent. Ils m'entraînent dans leur fosse, moi l'innocent - moi le coupable.

Ils me demandent : où étais-tu ? Je me suis enfui ...

Eux furent conduits aux douches mortelles et goûtèrent la saveur de leur propre sueur. Alors, ils aperçurent la lueur de leurs tableaux non encore peints.

Ils comptèrent les années qu'ils n'avaient pas vécues, qu'ils avaient gardées et attendues afin d'y accomplir leurs rêves - à la fois privés et noyés de sommeil.

Ils avaient retrouvé dans leur tête le coin d'enfance, où la lune cerclée d'étoiles leur annonçait un avenir plein de clarté.

Les jeunes amours dans les chambres obscures, et l'herbe de par les monts et les vallées, les fruits découpés, trempés de lait, couverts de fleurs leur promettaient un Jardin d'Eden.

Les mains de leurs mères, les yeux de celles-ci les avaient accompagnés à la gare pour leur départ vers la gloire lointaine. Je les vois : ils se traînent à présent, en haillons, les pieds nus sur des chemins sans voix.

Les frères d'Israël, de Pissarro de Modigliani, nos frères - les voici conduits à la corde par les fils de Dürer, de Cranach et de Holbein, vers la mort dans les crématoires.

Comment pourrais-je, comment devrais-je verser des larmes ?

Cela fait longtemps qu'elles furent raidies par le sel, au fond de mes yeux. Elles furent desséchées par l'injure, afin que je perde le dernier espoir.

Comment devrais-je pleurer.

Alors que chaque jour j'entendais : qu'on arrache de mon toit la dernière planche, lorsque je m'épuise à faire la guerre pour le petit bout de terre sur lequel je suis resté debout, dans lequel un jour on me couchera.

Je vois le feu, la nuée et le gaz qui s'élèvent vers le nuage bleu et le noircissent. Je vois les cheveux et les dents arrachés. Ils rejettent sur moi ma palette exacerbée.

Je suis dans le désert devant des monceaux de bottes, de vêtements, de cendres et de frange et je prononce en un murmure mon kaddish.

Et comme je me tiens là, voici que descend de mes tableaux – David peint avec sa harpe à la main. Il veut m'aider à pleurer et jouer avec les versets de Psaumes.

Il est suivi par Notre Moïse qui dit : Ne craignez personne, il vous dit de reposer paisiblement jusqu'au jour où il gravera de nouvelles Tables pour un monde nouveau.

La dernière étincelle s'éteint, le dernier corps disparaît.

Le silence se fait, comme avant un nouveau Déluge, je me relève et prends congé de vous je prends la route vers le nouveau Temple, et j'y allume une bougie devant votre image.

Marc Chagall, 1950

Hommages à quelques artistes juifs déportés

Jean Adler : peintre et sculpteur Français né en 1899, mort à Auschwitz en mars 1942

Bernard Altschuler : peintre Russe né en 1901, déporté à Auschwitz en mars 1944

Georges Ascher : peintre Polonais né en 1884 à, mort à Auschwitz en 1943

Abraham Berline : peintre Ukrainien né en 1894, mort à Auschwitz en 1942

Ernest Biro : peintre Hongrois né en 1905, mort à Auschwitz en 1944

Sophie Blum-Lazarus : peintre Française né en 1867, mort à Auschwitz en 1944

David Brainin : peintre Français né en 1905, mort à Auschwitz en 1942

Meyer Cheychel : peintre Ukrainien né en 1890, mort à Auschwitz en 1942

Yehouda Cohen : peintre Français né en 1897, mort à Auschwitz en 1942

Jacques Cytrynowicz : sculpteur Français né en 1893, mort à Auschwitz en 1942

Erna Dem : peintre et céramiste Française née en 1889, morte à Auschwitz en 1943

Henri Epstein : peintre Français né en 1891, mort à Auschwitz en 1944

Alexandre Fasini : peintre Français né en 1892, mort à Auschwitz en 1942

Etienne Farkas : peintre Hongrois né en 1887, mort à Auschwitz en 1944

Adolphe Feder : peintre Français né en 1886, mort à Auschwitz en 1943

Michel Fink : peintre Français né en 1919, mort à Auschwitz en 1945

Otto Freundlich : peintre, sculpteur, graphiste Allemand né en 1878, mort à Majdanek en 1943

Jacques Gotko : peintre Français né en 1899, mort à Auschwitz en 1944

Elie Grunmann : peintre Français né en 1875, mort à Auschwitz en 1944

Frania Hart : peintre Française née en 1896, morte à Auschwitz en 1943

Alie Hohermann : peintre Polonaise née en 1902, mort à Auschwitz en 1943